

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSDISTRIBUTION.COM

© LE CERCLE NOIR 2008 **SILENTIO** PHOTOS: © HUGO BOU / GALLERIE - BOU BOU

TRUANDS



ÉRIC NÉVÉ présente

PRESSE :
AS COMMUNICATION
ALEXANDRA SCHAMIS, SANDRA CORNEVAUX
11 BIS, RUE MAGELLAN
75008 PARIS
TÉL. : 01 47 23 00 02
FAX : 01 47 23 00 01
SANDRACORNEVAUX@ASCOMMUNICATION.FR

DISTRIBUTION :
MARS DISTRIBUTION
1, PLACE DU SPECTACLE
92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX 09
TÉL. : 01 71 35 11 03
FAX : 01 71 35 11 88

DURÉE : 1H47

SORTIE LE 17 JANVIER

BENOÎT MAGIMEL PHILIPPE CAUBÈRE

TRUANDS

BÉATRICE DALLE OLIVIER MARCHAL

UN FILM DE FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER

MEHDI NEBBOU TOMER SISLEY LUDOVIC SCHOENDOERFFER ANNE MARIVIN ALAIN FIGLARZ CYRIL LECOMTE



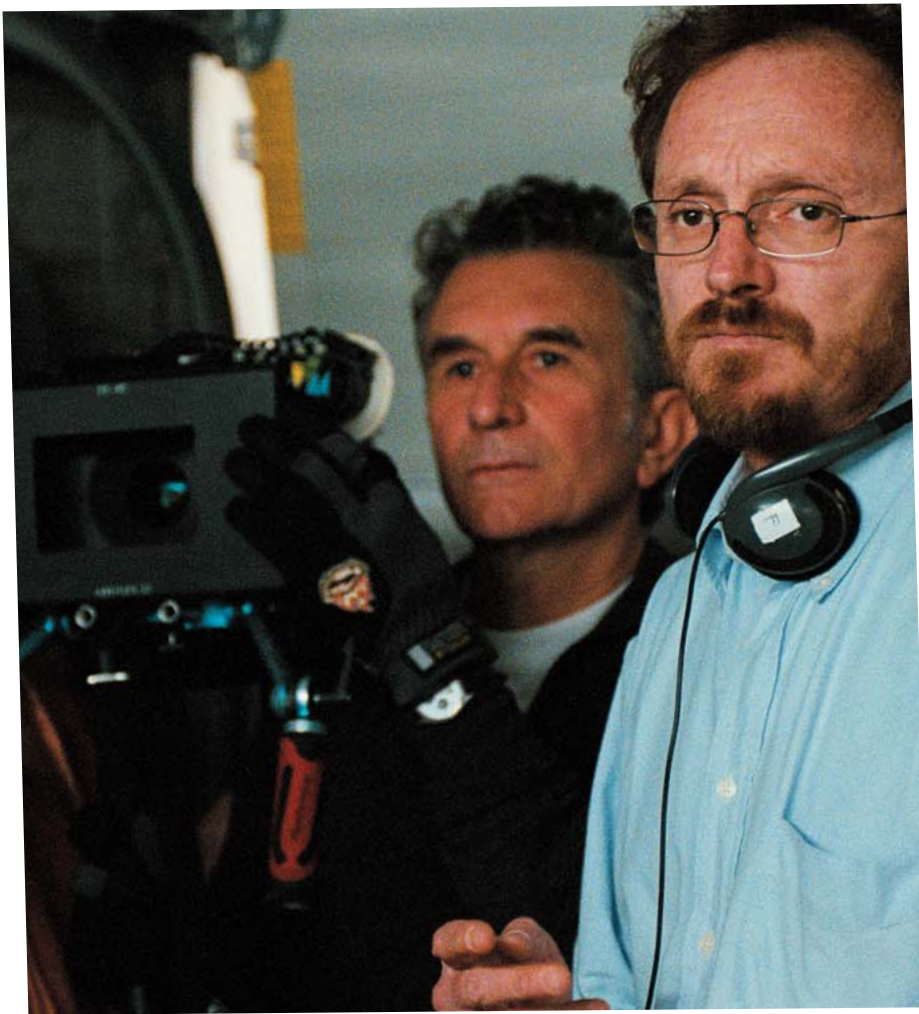
SYNOPSIS

Paris, de nos jours, grand banditisme.

Claude Corti, 50 ans, est l'un des rares hommes de pouvoir du métier. Proxénétisme, trafic de stupéfiants, faux billets, voitures, rackets, braquages, il sait tout ce qu'il se passe dans sa zone d'influence et prend une commission sur tout. Seule la violence lui permet de survivre.

Franck, 30 ans, est proche de Corti mais tient à son indépendance. Intelligent, efficace, Claude a confiance en lui.

Corti tombe et passe quelques mois en prison. Juste assez pour que ses affaires commencent à se dérégler. Complot ou simple paranoïa ?



ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER

Une des forces de ce film est de nous plonger au plus près du quotidien des caïds du grand banditisme. On est captivé par ce côté «documentaire». Quelles recherches avez-vous entreprises pour parvenir à un tel réalisme ?

Nous commençons toujours par un long travail d'investigation. Avec Yann Brion, mon co-scénariste, on s'est plongé dans tout ce qui existe sur le grand banditisme. Cela va de la lecture tous les matins du Parisien où vous avez deux pages de faits divers passionnants, en passant par les mémoires d'anciens voyous, ou des anciens flics qui les ont traqués. J'ai fait certaines rencontres aussi... Mon ambition était de faire «Microcosmos chez les voyous» pour permettre au spectateur d'approcher au plus près ce monde impénétrable, secret, dangereux. J'ai voulu développer une «intrigue shakespearienne» en la

situant dans ce milieu avec la plus grande véracité. Dans cette histoire d'un chef de bande du grand banditisme à Paris trahi par le type en qui il avait le plus confiance, je pourrais dire, bien humblement, que Gaubère tient le rôle de Jules César, et Magimel celui de Brutus !

Les truands ne doivent pas se laisser approcher facilement.

Les quelques voyous que j'ai pu approcher, de plus ou moins près d'ailleurs, dégagent un truc très particulier. Quand on dîne avec le diable, il faut avoir une longue cuillère... Ils fonctionnent à l'instinct, ils sentent tout. J'ai rencontré un truand avec un ami policier qui m'a fait passer pour un de ses adjoints. Le lendemain, le type l'appelait pour lui dire, «tu es en train de m'entuber, c'était pas un flic !» Mon ami

a été obligé d'avouer que j'étais dans le cinéma. Heureusement, comme la plupart des voyous, le type adorait le cinéma. Ce sont quand même des gens très dangereux.

SCÈNES DE CRIMES exposait la violence perverse d'un serial killer. AGENTS SECRETS montrait une violence d'État sans état d'âme. TRUANDS reflète les mœurs barbares de truands sans foi ni loi. Qu'est-ce qui vous intéresse dans toutes ces manifestations de la violence ?

Dans SCÈNES DE CRIMES, je parlais de flics au bord du précipice, mais qui, pour se raccrocher à la vie, ont la loi de leur côté pour servir un État. Les protagonistes d'AGENTS SECRETS étaient eux aussi au bord du gouffre, ils flirtent avec l'interdit, donc ils sont hors la loi, mais toujours au service d'un État.

Avec TRUANDS, l'intérêt est de pénétrer un monde où il n'y a plus ni loi, ni État. On est au cœur du chaos... Et c'est intéressant de décrire le chaos !

Faut-il voir dans votre film le reflet d'une période de violence extrême qui fascine autant qu'elle inquiète ?

Le film peut être vu comme un divertissement, un film de gangsters avec tous ses ingrédients, plus ou moins épicés selon les goûts. Il peut aussi être vu d'une manière plus politique, sous l'angle d'une métaphore, d'un constat sur l'évolution des rapports humains. C'est assez triste à observer, et c'est aussi pour cette raison qu'il me semblait intéressant d'en parler. Il suffit de regarder le spectacle que donnent les politiques, ils se tirent dans les pattes d'une manière invraisemblable. Sans parler du monde des affaires ! Les truands sont le produit de la société. Finalement, on a les voyous qu'on mérite ! On vit dans une société où il n'y a plus de valeurs, plus d'amitié. Les gens se trahissent les uns les autres.

Ils sont pris dans une obsession égocentrique, il faut faire de l'argent, parvenir à une forme de notoriété ou de pouvoir, par tous les moyens. J'ai pensé que le milieu des voyous serait plus croustillant pour illustrer cet état des lieux.

Si ce milieu du grand banditisme peut être attractif, vous ne cherchez pas pour autant à en faire l'apologie.

Ce point de vue moral m'a animé pendant toute l'écriture et la réalisation. En sortant de la salle, je ne pense pas que le spectateur, quel que soit le plaisir ou non qu'il a pris à ce film de genre ait envie de faire partie du monde des voyous. La violence montrée dans le film n'est pas une violence chorégraphiée, ni esthétique. C'est une violence laide. Je pense qu'il est important de redire des choses aussi simples que cela : quand on met une balle dans la tête de quelqu'un, c'est dégueulasse. Il faut arrêter de faire croire que la mort est belle lorsqu'elle est donnée par l'homme.

Dans chacun de vos films vous montrez qu'il y a toujours un prix à payer.

Une bande dure à peu près dix ou douze ans. Après, une autre bande prend le pouvoir, c'est vraiment comme dans la chaîne alimentaire. Les voyous le savent. L'histoire du voyou qui achève sa vie heureux à la campagne, est un mythe. Ce métier finit toujours très mal. L'addition leur est quand même présentée à un moment donné, il ne faut pas oublier ça.

La police est pratiquement absente du film.

Le grand banditisme en France concerne 400 personnes. On arrête combien de caïds par an ? Très peu. Les truands se flinguent entre eux. Pendant que je montais le film, au mois de janvier à Marseille, une bande s'est fait décimer par une autre bande. En regardant les photos dans les journaux, j'avais l'impression de voir des images de mon film ! En France, la voyoucratie opère par bandes, sur le modèle de notre conception clanique gauloise ! Elle ne repose pas sur une organisation pyramidale comparable à celle des triades en Asie, ou

au système très hiérarchisé de la Mafia en Italie et aux États-Unis. Cette spécificité m'a permis de m'affranchir des codes américains ou asiatiques. Il était important pour moi de montrer comment tout cela se passe chez nous, les différents milieux, le gang des Maghrébins, des Gitans, etc. Toutes ces bandes qui cohabitent tant bien que mal pour se partager le butin.

En se tuant les uns les autres pour imposer leur pouvoir. On découvre une nouvelle génération de truands sans aucun scrupule, jamais de pardon...

Oui, le milieu a changé, les «codes de l'honneur» sont bafoués à l'image de notre société qui s'est dégradée avec les désillusions. Ces types sont totalement irresponsables, complètement barrés, hors limites. La violence est leur langage, leur moyen de survie pour garder le pouvoir. On retrouve là des hommes primaires dans leurs manières de dialoguer avec le monde et les autres. Corti torture le Chinois parce qu'il considère qu'il l'a baisé, alors la sanction est horrible, immédiate, et sans avertissement.





Aujourd'hui les voyous sont multicartes.

Oui, leur truc, c'est la flexibilité. C'est très simple, ils vont là où est l'argent. Et ils s'adaptent très vite. D'une certaine manière, leur système est une leçon de mobilité sociale ! C'est intéressant d'observer qu'à un moment donné, ces types sont capables de lâcher une affaire pour en prendre une autre, même s'ils ne connaissent pas le business. L'important, c'est le profit. À présent, comme on le voit dans le film, ça va jusqu'au trafic d'uranium.

Le film s'attache à deux hommes au comportement et au caractère opposés. Claude Corti, une sorte de «parrain», un fauve entouré de sa meute, et Franck, un tueur à gages, un loup solitaire.

Corti, c'est la figure du chef un peu dépassé par l'évolution du marché imposée par la nouvelle génération qui monte. Ce psychopathe extrêmement agressif et un peu largué se fait voler le pouvoir par une bande de mecs plus jeunes qui déciment sa bande. Cela me fait penser à ces sociétés rachetées par des diplômés d'Oxford qui, en arrivant au pou-

voir, licencient 200 personnes pour alléger le groupe et augmenter les profits. Là encore, il y a un parallèle entre le monde des voyous et celui de grosses entreprises dont la seule préoccupation est de faire du profit à tout prix. D'une manière plus policée, eux aussi inventent leurs propres règles.

Corti est un truand tout terrain, il contrôle la drogue, les boîtes, les filles, la boxe, les faux billets, les cartes grises...

C'est l'argent pour l'argent. Il lui en faut toujours plus. Ce genre de caïd ne veut pas faire de l'argent pour réaliser un projet précis. En Colombie, un trafiquant de drogue avait amassé tellement d'argent liquide qu'il avait vidé sa piscine pour la remplir à ras bord de liasses de billets. Ce type ne savait plus quoi faire de son fric, mais il continuait à développer son business !

Corti veut tout contrôler, même le sexe de son futur enfant !

C'était important d'aller dans la vie privée du personnage, et de découvrir finalement qu'il

est confronté à des préoccupations simplement humaines. Ces types ne sont pas des extraterrestres. Voilà aussi ce qui m'intéresse, parler de la condition humaine dans un de ses versants les plus laids.

Corti a encore des vieux restes des truands de l'ancienne école. Il donne par exemple des enveloppes aux veuves de ses gardes du corps...

Absolument. Il fait partie d'une ancienne génération qui est en train de disparaître. Corti se lie avec les «Cousins» Maghrébins par fidélité au père d'Hicham. Mais plus il est doublé, plus il devient dangereux, car il doit affronter une nouvelle génération de voyous de plus en plus violents.

Si le personnage de Corti est montré avec son côté grande gueule, sa bande, ses putes, ses magouilles, le personnage de Franck est plus mystérieux.

Dans ce genre de film, Franck est la figure classique du tueur à gages, le professionnel chargé d'exécuter des contrats sans laisser de traces.

C'est un loup solitaire, toujours à la périphérie de la meute. Vraisemblablement, le plus intelligent de tous, il fait ses affaires en solo, en se servant des uns contre les autres. D'ailleurs, hormis ceux qui ont «provisoirement» pris le pouvoir, Franck est le seul à s'en sortir. J'avais envie de montrer au sein de ce chaos où le pouvoir change de mains, un archétype du tueur solitaire qui traverse l'histoire avec une sorte de mélancolie, puis s'en va. On comprend, par de petits signes, que cet homme est sur le départ. Le film s'ouvre sur l'image floue de Benoît Magimel qui s'approche au ralenti vers nous dans la nuit jusqu'à ce que l'on découvre son visage avec une lassitude dans son regard. On le voit plus tard regarder un avion décoller. Et le film finit sur le même visage de cet homme baigné de lumière qui s'éloigne dans une ville africaine, et tout devient flou. Franck est un tueur, mais bizarrement, c'est le personnage auquel je peux m'identifier... J'espère que le spectateur pourra s'attacher à lui, car il est celui qui quitte le milieu, celui qui est le plus lucide sur le chaos.

Franck a un côté dandy de la racaille avec sa casquette, ses belles bagnoles...

Les voyous, c'est le monde de la flambe, du luxe, peut-être pas forcément du meilleur goût ! Ils claquent leur fric dans les bonnes tables, les belles bagnoles, les vêtements de marque, et ils payent en liquide pour ne pas laisser de traces. Les voyous sont quand même le produit d'une certaine misère. Les crapules issues des beaux quartiers font plutôt dans la Finance ! Pour ces caïds, avec le fric, on peut tout acheter, on a le pouvoir. Sortir une liasse de sa poche, c'est aussi une façon de dégainer.

Les décors précisent aussi leur personnalité. L'appartement de Franck, par exemple, niché comme un nid d'aigle, avec vue sur tout Paris.

Cet homme vit en état de méfiance permanente. On a longtemps cherché avant de trouver cet appartement en haut d'une tour, qui est pour la petite histoire, le plus haut d'Europe. Il appartient à des gens charmants, des nouveaux propriétaires qui nous ont appris qu'ils venaient de l'acheter à un an-

cien proxénète. Là, je me suis dit, c'est parfait, on y est. Comme quoi, on arrive à notre sujet par tous les chemins !

On parcourt tout le territoire investi par ce milieu, les bars de nuit, les boîtes à hôteses, les partouzes dans les palaces... Et vous avez aussi tourné une séquence dans une mosquée.

Le grand banditisme et le monde du terrorisme peuvent parfois se croiser pour des raisons évidentes, mêmes besoins d'armes, d'argent, donc trafic. Mais en aucun cas, bien évidemment, cette séquence dans la mosquée ne cherche à insulter la religion, ni à agresser ou faire de la provocation. Comme cela est souvent reporté dans les journaux, en prison, l'un des deux cousins, Larbi, a pu se laisser attirer par des religieux, mais il reste opportuniste. Avec le co-scénariste Yann Brion, ce qui nous guidait dans l'écriture de cette scène était de montrer comment deux personnages d'une même famille peuvent ne pas avoir le même avis sur la religion. On aurait pu tourner la même scène entre deux juifs, ou deux catholiques.

Nous montrons aussi que ce milieu est raciste envers les Maghrébins, comme peut l'être la société. Mais toujours de manière un peu plus primaire...

Pas de vrai polar sans arme. On voit dans votre film des truands lourdement équipés !

Pour eux, une arme est un instrument de travail, de négociation, leur manière de dire les choses ! Dans le film, on ne voit les armes que quand ils s'en servent. Je ne voulais pas de ce rapport fétichiste du gangster avec son arme comme on nous le sert dans certains films. Les truands ont aujourd'hui une puissance de feu phénoménale qui pose d'ailleurs d'énormes problèmes à la police. Pour taper une bande comme cela, il faut avoir des spécialistes. Dans des affaires d'attaques de fourgons où les types sortent un armement de guerre, il n'y a plus que le GIGN pour intervenir. Des flics m'ont raconté que dans certaines affaires où ça flingue à tout va, comme dans la séquence du parking, les truands agissent à visages découverts et sans silencieux. Plus il y a de bruit, plus les armes sont impression-

nantes, plus les témoins de la scène sont en état de choc. Ce trauma les empêche d'enregistrer les faits et de s'en souvenir pour témoigner.

Pour ces «mâles», les femmes ne sont que des objets de plaisir.

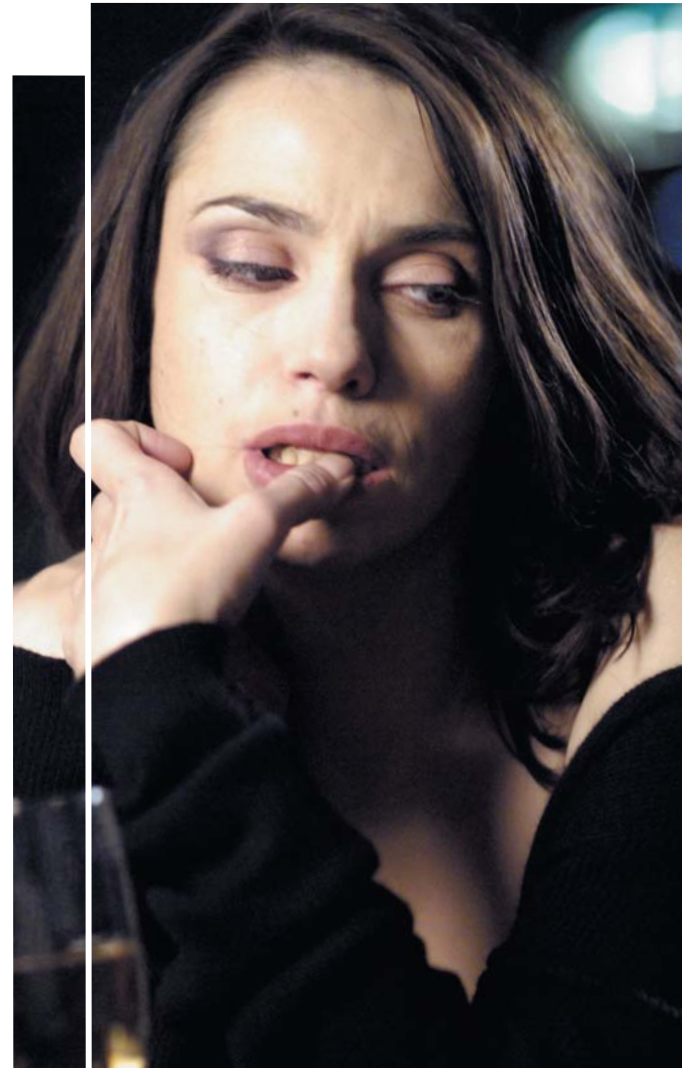
Oui, c'est un milieu très macho. Ces hommes n'ont pas de relations normales avec les femmes. Mais là encore, je pense que l'on parle du monde d'aujourd'hui. On en revient au chaos. Je ne suis pas un «père la pudeur», mais notre société est érotisée. On suscite les pulsions sexuelles même pour faire acheter une bagnole. La femme est un objet dans la plupart des pubs. Alors chez ces hommes au comportement primaire, le regard sur la femme n'est pas meilleur ! Dans la scène de livraison de putes au Monténégro, on voit que ces types font subir les pires violences aux filles de manière à les casser psychologiquement, à les déstructurer mentalement. Il faut que la terreur règne. Comme ça, arrivées en France, elles feront tout ce qu'on leur dit. Et tout ça se passe à deux heures de Paris !

Vous allez loin dans les scènes de sexe où ces mâles déchargent leur trop plein de violence. Ce n'est plus du plaisir, c'est de la rage...

Ces types ont tous les objets de la virilité, les bagnoles, les flingues, les filles, et pourtant, ces démonstrations de virilité sont en fait une forme d'impuissance. La description de ce milieu effarant est assez crue, en effet, mais soit on s'arrête à la porte de la chambre, on entend les dialogues sans rien voir, ce qui suscite les fantasmes, soit on entre dans la chambre et on voit jusqu'où ils sont capables d'aller. C'est du cinéma, mais on a décidé de s'approcher au plus près de leur vérité. Et ce n'est pas toujours joli à voir. C'est aussi ce qui donne le point de vue moral du film.

Comment avez-vous composé le personnage de Béatrice Dalle, Béatrice, la femme de cœur de Corti ?

Derrière chaque chef de bande, il y a une femme. Derrière les Zeitoun, Francis le Belge ou Mesrine, une femme était là, c'est classique. À mon avis, Béatrice est le personnage positif du film. Elle a des





flashes prémonitoires, elle sent ce qui va se passer. Elle sait que son voyou de mec est une ordure, mais elle l'aime. Contrairement à toute sa bande, elle est la seule qui soit sincère. Personne ne parle à Corti comme elle lui parle, et à la fois, ils ont un rapport de couple presque normal. J'étais enchanté que Béatrice Dalle accepte ce rôle de femme de truand, d'ailleurs c'est elle qui a tenu à ce que son personnage s'appelle Béatrice. Je savais qu'elle seule pouvait apporter une telle intensité, un tel impact émotionnel, elle l'a rendu lumineux. Béatrice Dalle est particulièrement émouvante par sa sincérité dans la scène où elle demande à son Corti de lui faire un enfant.

Votre mise en scène est de plus en plus incisive, tranchante, efficace.

Dans SCÈNES DE CRIMES, les enquêteurs de la SRPJ ne pouvaient pas participer à des fusillades, et les agents de la DGSE dans AGENTS SECRETS devaient faire leurs coups en douce. Avec TRUANDS, le sujet se prêtait à des défourraillages, des scènes d'action

spectaculaires, il ne fallait pas boudier l'idée. Et puis ces scènes permettent de rythmer le film.

Vous collez au genre, tout en le renouvelant, en le débarrassant de tout le folklore du film noir et de ses cortèges de clichés.

Ces trois ans d'immersion dans le monde des voyous pour la préparation de ce film m'ont appris un certain nombre de choses. Plus on se rapproche de la vérité, plus on évacue les clichés. Je voulais un travail d'anthropologue, pas du grand carnaval ! Plus on démystifie, ou on «déglamourise» la vérité, plus elle prend sa place. J'ai essayé d'être le plus brut et le plus honnête possible dans cette représentation du grand banditisme, sans porter aucun jugement, de manière à ce que le spectateur puisse se faire sa propre idée sur ce milieu.

Je ne suis pas un moralisateur, mais j'en ai assez de cette idée des voyous romantiques au grand cœur qui aident les vieilles dames à traverser la rue. C'est de la blague, surtout aujourd'hui ! Je ne suis pas en guerre contre ce monde-là, mais

j'ai des enfants, et ce phénomène m'intéresse. Je pense qu'il n'y a rien de glorieux à être un voyou.

Vous offrez à Philippe Caubère un come-back surprenant à l'écran !

Un soir, en regardant Thalassa à la télé, j'ai découvert cet acteur qui participait à l'émission. Étant claustrophobe, je vais peu au théâtre. Frappé par son charisme, je téléphone aussitôt à mon producteur Éric Névé, pour le prévenir, «regarde, ce comédien ferait un formidable Corti». Éric me dit, «c'est Philippe Caubère, une légende du théâtre. Malheureusement, il n'a pas fait de cinéma depuis quinze ans, il refuse tout.» On le contacte tout de même. Par chance, Caubère avait aimé mes deux premiers films, il accepte ! Philippe Caubère s'est totalement investi dans son personnage de truand paranoïaque en apportant des remarques pertinentes sur l'écriture de telle ou telle scène. Et surtout il a donné à Corti toute sa violence et sa rage, il a osé aller dans la cruauté, et la crudité des scènes de sexe.

Et Benoît Magimel ?

Benoît m'a donné son accord sitôt après avoir lu le scénario. Benoît m'a étonné par le sérieux avec lequel il se prépare. Il fait partie de ces acteurs qui travaillent énormément leurs personnages. En visionnant les rushes de la séquence du bar panoramique, j'étais admiratif de sa façon bouger, de lancer ses répliques à Caubère tout en picorant des olives et en avalant son whisky, tout cela dans un rythme, une tension, comme s'il avait chorégraphié ses mouvements. Le lendemain, en le félicitant, je lui ai demandé s'il avait travaillé cette scène du bar. Il m'a répondu, «oui, je l'ai répétée pendant une semaine chez moi».

Benoît est un bosseur. Il a peaufiné son look en se faisant teindre et gominer les cheveux, il a aussi choisi tous les colliers qu'il porte autour du cou, sa montre, etc... Benoît Magimel adore les films de mon père. Cela m'a permis de glisser un hommage à la 317^e SECTION où il est question d'un coup vicelard, une ruse de guerre. Une séquence qui parle aussi du film.

La distribution est un sans-faute, avec une mention spéciale à Olivier Marchal, Tomer Sisley et Mehdi Nebbou.

J'avais rencontré Olivier Marchal dans un festival au moment de la sortie de 36 QUAI DES ORFÈVRES, on avait sympathisé. Quand Olivier a su que je préparais TRUANDS, il m'a appelé pour me dire son désir de faire partie de l'aventure. Quand je lui ai proposé le rôle de Jean-Guy, ce personnage un peu bas de plafond, Olivier m'a dit : banco ! J'avais repéré Mehdi Nebbou dans MUNICH de Spielberg. C'est un formidable acteur qui travaille beaucoup en Allemagne. Tomer Sisley aujourd'hui est une vedette avec son one man show. Quand je l'ai rencontré pour le casting de TRUANDS, il était moins connu. Tomer m'avait séduit par son élégance teintée d'insolence. Avec le premier assistant, on a auditionné pendant quatre mois près de 500 comédiens, et on a trouvé des perles, Anne Marivin, Cyril Lecomte... Il faudrait tous les citer. Tourner avec des acteurs aussi doués et qui mettent autant de foi dans leur travail, ça aide énormément. C'est comme une piqûre de vitamine !

Vous êtes toujours fidèle à Bruno Coulais. Comment avez-vous défini la couleur musicale du film avec lui ?

Dès qu'on a dix minutes de films montées, je les lui montre. Bruno a passé cinq mois à réfléchir, à composer des thèmes avec son fils, Hugo Coulais, à faire des maquettes. On discutait en écoutant certaines musiques de films, certains styles d'arrangements. On se connaît tellement bien maintenant. Sans être envahissante, sa musique renforce l'action et le rythme du film.

D'où vous est venue l'idée de la chanson, «A lean and hungry look» de Marianne Faithfull au générique de fin ?

C'est Bruno Coulais qui a eu l'idée de demander à Marianne Faithfull d'écrire les paroles et d'interpréter cette chanson qu'il a composée pour le film avec son fils. Le côté icône du rock un peu destroy de Marianne Faithfull colle parfaitement au film. Je ne pouvais pas rêver mieux !



FILMOGRAPHIE DE FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER

2006 TRUANDS (également scénariste et producteur)
2004 AGENTS SECRETS (également scénariste)
2000 SCÈNES DE CRIMES (également scénariste)





ENTRETIEN AVEC BENOÎT MAGIMEL

Quelles ont été vos premières impressions à la lecture du scénario ?

J'ai beaucoup aimé sa construction chorale où chaque personnage est à un moment donné au centre de l'histoire. Autre élément, la description réaliste du grand banditisme. TRUANDS pose un regard affûté sur la réalité d'un milieu qui a changé. Les voyous ont toujours fasciné le cinéma et le public.

Comment expliquez-vous cette fascination ?

Il y a une sorte de vase communicant entre la voyoucratie et le cinéma. Les voyous s'inspirent du cinéma, qui lui-même s'inspire de la voyoucratie. Par exemple, certains mafieux de Little Italy veulent apparaître au moins une fois dans la série des Sopranos pour

être reconnus. À l'inverse, certains personnages de voyous de fictions, comme Tony Montana ou Michael Corleone, sont devenus des symboles ou des modèles de réussite et ce pour beaucoup de jeunes de ma génération. Leur pouvoir, leur force, leur mental, leur charisme ou leur réussite, nous donnaient envie de s'identifier à eux en réponse à nos manques de confiance et de reconnaissance.

À 18 ans, sur le tournage des VOLEURS de Téchiné, pour la préparation du rôle on m'avait présenté des truands. Quand je sortais le soir avec eux, les portes s'ouvraient d'un claquement de doigts, je ressentais une impression de force et de liberté. Avec eux, j'étais quelqu'un et j'avais envie de leur ressembler. J'étais fasciné, j'avais l'impression d'être dans un film de gangsters. Mais c'était la réalité. J'ai très

vite compris que ce milieu était extrêmement violent et dangereux. Si on n'a pas les épaules, il vaut mieux rester à sa place.

Parlez-nous de Franck, votre personnage.

Frédéric m'en parlait comme du personnage romantique de l'histoire, on ne sait rien sur lui, ni d'où il vient, ni où il va...! Franck exécute des contrats, il tue des gens. Ce qu'il recherche, c'est la liberté. Il ne veut pas bâtir un empire, ni avoir des tas de gens sous ses ordres, comme Corti. Il fait ce qu'il sait faire, pour l'argent. Il est très professionnel, discret, il n'a aucun plaisir à tuer, ni à faire souffrir. C'est un solitaire qui ne roule que pour lui. Il veut être son propre maître. Il sait qu'il ne doit avoir aucune attache. Tout ce que

l'on possède, les gens qu'on aime, ça fragilise. Franck pense que pour être fort et puissant, il faut être seul. «La mentale», c'est ce qu'il y a de plus important pour durer. La trahison est au cœur de ce sujet. Tout comme il n'y a pas de police sans indics, il n'y a pas de voyous sans traîtres... Franck n'a confiance en personne et il ne se fait aucune illusion sur le monde dans lequel il évolue. Il faut être un grand paranoïaque pour vivre longtemps dans ce milieu. Cette solitude est lourde...

«Pour ne pas être dans la ligne de mire, il faut tenir le flingue», dit-il.

Oui, c'est sa règle. Franck est clair, lucide. Il sait très bien qu'on ne fait pas de vieux os dans ce métier. Je le vois comme quelqu'un qui est sur le départ. Il gamberge suffisamment pour retirer ses billes au bon moment et sauver sa peau. Corti lui est en sursis. Il est déjà mort, il ne voit pas le monde changer, il est un peu à l'ancienne. Et les jeunes ne respectent plus les anciens de nos jours. Corti est dépassé, mal entouré. Franck l'a bien compris.

Comment avez-vous composé votre personnage ?

L'imprégnation de ce rôle vient d'une lente et longue maturation. C'est la somme de mon parcours, les rencontres, ce que j'ai vu du monde et de la société. Je voulais montrer de Franck, son côté minutieux dans le travail, et soigneux (il aime être habillé en Versace, il est amateur de belles choses, de belles bagnoles et de belles femmes). Cet homme qui a connu la misère a voulu goûter au fric pour ne plus ressembler au milieu d'où il vient. Il énerve son entourage par son aspect inaccessible et mystérieux. Il se la raconte un peu mais il y a de quoi. Car il ne veut appartenir à personne. Il n'est pas sadique. C'était intéressant pour moi de faire passer sa ruse, sa capacité à mentir, et à la fois sa lassitude dans le meurtre. Il est fatigué.

Qu'avez-vous appris en approchant ce milieu du grand banditisme ?

Il n'y a rien à apprendre. La loi du plus fort, cela existe depuis la nuit des temps, et globalement, les méthodes sont plus ou moins les mêmes. TRUANDS

est un reflet de notre société. J'aime ce genre de films car, comme dans le Western, leurs thèmes abordent des mythes universels. De même que SCARFACE est une tragédie, TRUANDS est bien plus qu'une simple histoire de voyous. Ce film explique pas mal de choses sur l'instinct primaire de l'homme, sur l'envie de dominer, sur la puissance, la possession, l'argent, la violence, sur le monde dans lequel on vit.

Quelles sont les qualités de Frédéric Schoendoerffer ?

Frédéric est très concentré. Il aime travailler dans l'énergie et parfois la tension. En cela, son film lui ressemble. J'aime sa manière à l'ancienne de respecter le travail et la place de chacun.

Parlez-nous de vos rapports avec vos partenaires.

Philippe Caubère fait partie de ces rares acteurs qui ont une incroyable énergie et mettent un point d'honneur à être sincère dans tout ce qu'ils font. Notre première approche avec Philippe a été un peu timide. Nous tournions la scène de la boîte de

nuît, nous étions tous les deux concentrés sur nos personnages, en train de prendre nos marques et de se découvrir l'un l'autre. Avec Olivier Marchal, le contact était plus spontané. Il y a longtemps que je n'avais pas rencontré un acteur aussi gentil, sensible, agréable. On s'est immédiatement reconnus, on avait le même langage. J'ai été touché par l'homme et par son histoire. Béatrice Dalle est une grande actrice. Ce qui la rend différente des autres, c'est qu'elle ne joue jamais, elle incarne... J'aime cette forme d'honnêteté et de franchise. Je trouve qu'elle forme avec Philippe Caubère un couple évident et authentique.

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage ?

Le plaisir de ces rencontres. Un cinéaste que j'estime, et bien-sûr le plaisir d'avoir incarné un personnage comme Franck. Pendant la post-production j'ai reçu un appel de Philippe Caubère, qui avait vu quelques images du film. Il m'a appelé pour me féliciter. C'est le genre d'attention qui redonne de l'énergie dans les moments de doutes.



FILMOGRAPHIE DE
BENOÎT MAGIMEL

CINÉMA

2006	TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer	1999	SELON MATTHIEU de Xavier Beauvois
	24 MESURES de Jalil Lespert	1999	LISA de Pierre Grimblat
	LA FILLE COUPÉE EN DEUX de Claude Chabrol	1998	LES ENFANTS DU SIÈCLE de Diane Kurys
	L'ENNEMI INTIME de Florent Emilio Siri	1997	UNE MINUTE DE SILENCE de Florent Emilio Siri
2005	FAIR PLAY de Lionel Bailliu		DÉJÀ MORT de Olivier Dahan
	SELON CHARLIE de Nicole Garcia	1995	LA FILLE SEULE de Benoît Jacquot
2004	LES CHEVALIERS DU CIEL de Gérard Pirès		LES VOLEURS de André Téchiné
	LA DEMOISELLE D'HONNEUR de Claude Chabrol		Prix Michel Simon au Festival Les Acteurs à l'écran 1997
2003	TROUBLE de Harry Cleven		Nomination au César du Meilleur Espoir Masculin 1997
	LES RIVIÈRES POURPRES 2	1994	LA HAINE de Mathieu Kassovitz
	LES ANGES DE L'APOCALYPSE de Olivier Dahan	1992	LE CAHIER VOLÉ de Christine Lipinska
2002	EFFROYABLES JARDINS de Jean Becker	1991	TOUTES PEINES CONFONDUES de Michel Deville
	LA FLEUR DU MAL de Claude Chabrol		LES ANNÉES CAMPAGNE de Philippe Leriche
2001	NID DE GUÊPES de Florent Emilio Siri	1988	PAPA EST PARTI... MAMAN AUSSI de Christine Lipinska
2000	LA PIANISTE de Michael Haneke	1987	LA VIE EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE
	Prix d'Interprétation Masculine Festival de Cannes 2001		de Étienne Chatiliez
	LE ROI DANSE de Gérard Corbiau		

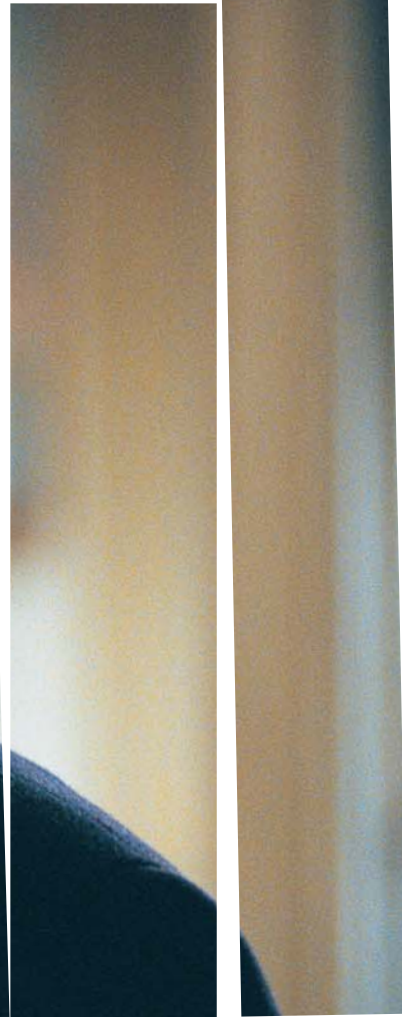
TÉLÉVISION

1996	LONG COURS de Alain Tasma
1994	JALNA de Philippe Monnier
1993	LA COLLINE AUX MILLE ENFANTS de Jean-Louis Lorenzi
	LE VOYANT (Pleine Lune) de Alain Schwartzstein
	TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES DE LEUR ÂGE
	(L'incruste) de Émilie Deleuze
1992	L'INSTIT (Chiens et Loups) de François Luciani
1991	LE LYONNAIS (Régis l'Éventreur) de Georges Combe
1990	LES RITALS de Marcel Bluwal
	FAUX FRÈRE de Vincent Martorana
1989	LES ENFANTS DE LASCAUX de Maurice Bunio

THÉÂTRE

1995	PREPARADISE SORRY NOW de Rainer Werner Fassbinder
	mise en scène Julien Collet





ENTRETIEN AVEC PHILIPPE CAUBÈRE

Caubère en parrain de la pègre. L'enfant du soleil dans un monde aussi noir, c'est plutôt inattendu !

En plus, c'est un vrai parrain, un méchant ! Je ne pouvais pas refuser une telle proposition. J'en avais même une envie féroce. Tous les comédiens veulent jouer un vrai bandit. Ma génération s'est régalée aux films de Coppola, Lumet, Pollack, De Palma... LE PARRAIN, SERPICO, UN APRÈS-MIDI DE CHIEN, SCARFACE... Je rêvais de ce genre de cinéma intelligent et où l'on peut se lâcher complètement, mais les Américains en avaient le monopole. En voyant SCÈNES DE CRIMES, j'ai été frappé par la maîtrise et la singularité du travail de Frédéric Schoendoerffer, et impressionné aussi par la façon dont il a dirigé Monica Bellucci dans AGENTS SECRETS. Dès notre

première rencontre, on était branchés sur la même longueur d'onde. Frédéric m'a dit, «je vous préviens, c'est un film violent», je lui ai répondu, «j'espère bien !» Il m'a parlé du personnage, j'ai dit formidable, génial, mais il faut que le rôle soit important parce que là, je tente un vrai pari par rapport à mon travail au théâtre qui est vraiment ma raison de vivre. Je suis prêt à y aller à fond, mais il faut que ça vaille le coup.

Corti, comment le voyez-vous ?

Corti c'est moi ! Depuis des années dans mes spectacles, je joue les autres, je joue Ariane Mnouchkine, je joue Claudine, je joue ma mère. Je fuis le «moi»

tant que je peux. Là, je suis beaucoup plus proche d'une intimité personnelle. À la lecture du scénario, j'ai vu des correspondances avec ce que j'aurai pu être, dans un autre temps, dans d'autres circonstances... Je ne dis pas que j'aurai pu virer voyou car eux, ils aiment la mort et moi je la déteste. Et puis je suis d'un milieu bourgeois et pas vraiment taillé pour la bagarre. Mais pour la violence, oui. Pour monter mes spectacles, je ne peux pas mener des équipes sans que parfois, il y ait des cris. Jamais de bagarres, j'ai horreur de ça. Je veux simplement les réveiller parce que j'ai peur, je suis le seul à voir si l'on va dans le mur... Alors Corti peut s'énervier, lui qui veut régner, *a fortiori* sur une bande de voyous qui n'ont pas froid aux yeux ! C'est un homme de pouvoir, le pouvoir

à l'état brut. Dans ce personnage, j'ai aussi vu une dimension shakespearienne de férocité, de cruauté. Corti, c'est un Richard III moderne. Et le boulot d'un acteur, c'est d'aller chercher au fond de lui son Richard III. Les truands, c'est nous. C'est ce qui m'a plu dans ce film. On a tous une part d'ombre. On est tous capables de cruauté. Mais c'est grâce à cette violence, aussi, qu'on fait quelque chose dans la vie. Qu'on n'est pas mort et qu'on résiste.

Corti a un comportement brutal, et à la fois, il a encore un certain sens des règles.

Oui, c'est curieux, il massacre un mec en lui disant, «pas de came chez moi», alors que sa femme Béatrice se défonce comme une folle ! Et au boxeur exploité par son manager il dit, «défends-toi, il y a encore des lois dans ce pays» ! Je trouvais intéressant que ce truand ne soit pas un Don Corleone retiré des affaires, un peu paternaliste, mais un caïd qui a les

bras dans le cambouis. Je pensais qu'on pouvait presque, c'est affreux à dire... le rendre attachant par ce côté-là.

Comment souhaitiez-vous approcher ce personnage ?

J'ai un peu traîné avec un flic de la police criminelle, conseiller sur le film. Il m'a emmené, avec toute son équipe, à Pigalle dîner chez des truands et dans des boîtes de nuit voir les filles. Il m'a raconté, comme on le voit dans le film, qu'après un casse les truands font des fêtes d'enfer pendant quatre jours dans un palace avec des putes, de la cocaïne... Ces types se comportent souvent comme des gamins, c'est d'ailleurs à cause de ça qu'ils se font piquer la plupart de temps. Ce côté adolescent attardé m'a beaucoup intéressé. Je l'ai interrogé sur les gros caïds qu'il avait connus. Il m'a parlé d'un chef de gang qui régnait à force de cruauté. Je voulais comprendre ce qui motivait ce type à prendre de tels

risques. En fait, ce voyou usait de son pouvoir pour se taper des filles, il avait quatre femmes et les plus belles putains de Paris ! Cela m'a éclairé pour Corti. Dans une des premières moutures du scénario, on ne savait pas très bien où il en était sexuellement. J'ai même pensé qu'il pouvait y avoir une sorte de sentiment amoureux entre Corti et Franck, ils se seraient connus en prison, etc... «Mais pas du tout», m'a dit Frédéric. Alors, je lui ai demandé une vraie scène de sexe. Il m'a répondu, «ne vous inquiétez pas, on va vous tailler le costard à votre mesure.»

Aucune appréhension à tourner des scènes de sexe aussi réalistes ?

J'ai toujours rêvé de faire ce genre de scènes ! Ça ne veut pas dire que ce soit simple. Pour la séquence dans les toilettes de la boîte de nuit, j'ai tenu d'abord à rencontrer Oksana, la star du X qui allait jouer avec moi. On a longtemps discuté et j'ai découvert une fille

formidable, extrêmement intelligente, sensible. Je lui ai dit, «je n'ai jamais fait ça de ma vie, qu'est-ce que je peux faire ?». Elle m'a répondu placidement, «tout ce que vous voulez». Finalement, je me suis jeté dans cette scène comme sur un toboggan, j'y suis allé à fond, dans les coups, dans la rage... Au bout d'un moment, j'étais bouleversé, je suis tombé à moitié dans les pommes. Après la prise, Oksana m'a dit, «au fond, je crois que c'est plus facile de montrer son sexe que de montrer ses sentiments.» Je lui ai dit: «ma chérie, tu as tout compris !»

Vous n'hésitez pas non plus à aller à fond dans la sauvagerie de Corti.

À la lecture du scénario, la scène de torture à la chignole était assez zappée. J'ai dit à Frédéric qu'il fallait une vraie scène de violence pour que l'on comprenne pourquoi tout le monde avait peur de Corti. Ils ont réécrit, et j'ai vu ! J'aimais l'idée que





ce film soit réaliste, y compris dans la violence. Les pièces de Shakespeare osent montrer des êtres dont la férocité va jusqu'au bout. Titus Andronicus se coupe les bras, les jambes, le nez... La violence, c'est vieux comme le monde, mais aujourd'hui, le ressort le plus fort, c'est le fric. Et j'avais une confiance totale en Frédéric. J'ai vu tout de suite quelqu'un de pur qui n'allait pas déverser de la violence sur les écrans de façon obscène ou racoleuse avec des effets de caméra. Sa mise en scène froide, classique, tragique et calme me fait penser aux films de Melville. Le cinéma de Schoendoerffer, c'est la version moderne de la grande époque du cinéma policier français.

Parlez-nous de vos rapports avec vos partenaires.

J'avais un peu d'appréhension parce que ce sont des stars, et je ne fréquente pas les célébrités. Aux essais, ça a tout de suite biché avec Béatrice Dalle. Je lui ai dit, «comment peut-on être amoureuse

d'une ordure comme Corti ?» Elle m'a répondu, «oh ! moi, je comprends...» On s'est entendu merveilleusement avec Béatrice, c'était vraiment comme une frangine. Benoît Magimel était plus réservé. Plus tard en visionnant le film, j'ai compris pourquoi il a gardé cette distance. Magimel m'a donné une leçon, en fait il était constamment dans son personnage, même en dehors des prises. Et quand j'ai vu le résultat, j'ai compris qu'il faisait son métier. Il est formidable. J'ai beaucoup d'admiration pour les acteurs de cinéma. Au théâtre, on peut facilement tricher pour mettre le public dans sa poche. Au cinéma, la caméra est comme une loupe. Et le public ne fait pas de cadeau.

Content de ce retour à l'écran ?

Oh oui ! Je suis vraiment enchanté. Et je serais comblé si les salles sont pleines, car un film comme ça, c'est la fête foraine !



BIOGRAPHIE DE PHILIPPE CAUBÈRE

Né le 21 septembre 1950 à Marseille, il est, de 1968 à 1971, comédien au Théâtre d'Essai d'Aix-en-Provence. Il rejoint ensuite le Théâtre du Soleil dans *1789, 1793* et *L'Âge d'or*.

Dès 1976, il commence l'écriture de ce qui sera édité vingt-trois ans plus tard sous le titre *Les Carnets d'un jeune homme* (Éditions Denoël, 1999). À partir de 1980, il écrit puis improvise sous la direction de Jean-Pierre Tailhade et Clémence Massart ce qui donnera, l'année suivante, *La Danse du diable* et, vingt ans après, *L'Homme qui danse*, autobiographie comique et fantastique.

De 1983 à 1985, il travaille à un projet de film, *LE ROI MISÈRE*, qui deviendra finalement *LE ROMAN D'UN ACTEUR*, épopée burlesque en onze épisodes qu'il créera successivement au cours des dix années suivantes. En 1993, il crée l'intégrale du *ROMAN D'UN*

ACTEUR et le présente au Cloître des Carmes pour le Festival d'Avignon, puis dans toute la France et à Paris, au théâtre de l'Athénée, où elle sera entièrement filmée par Bernard Dartigues. Six films sortiront en salles et seront diffusés sur Canal+. *LES MARCHES DU PALAIS* sera présenté en Sélection Officielle au Festival de Cannes 1997. Les onze films sont édités en DVD et distribués par Malavida.

Il a également créé *Aragon* (juillet 1996), pareillement filmé et édité, et *Recouvre-le de lumière* d'Alain Montcouquiol (2003) aux arènes de Nîmes, d'Arles, bien d'autres encore, ainsi que de nombreux lieux de théâtre, dont celui du Rond-Point à Paris.

Au cinéma, il joue Molière dans le film éponyme d'Ariane Mnouchkine (1977). Il interprète Joseph dans *LA GLOIRE DE MON PÈRE* et *LE CHÂTEAU DE MA MÈRE* d'Yves Robert d'après Marcel Pagnol.

En septembre 2006 sort *EN PLEIN CAUBÈRE*, documentaire d'Anne-Laure Brénéol. Il joue Corti dans *TRUANDS*, film de Frédéric Schoendoerffer avec Béatrice Dalle et Benoît Magimel (sortie le 17 janvier 2007).

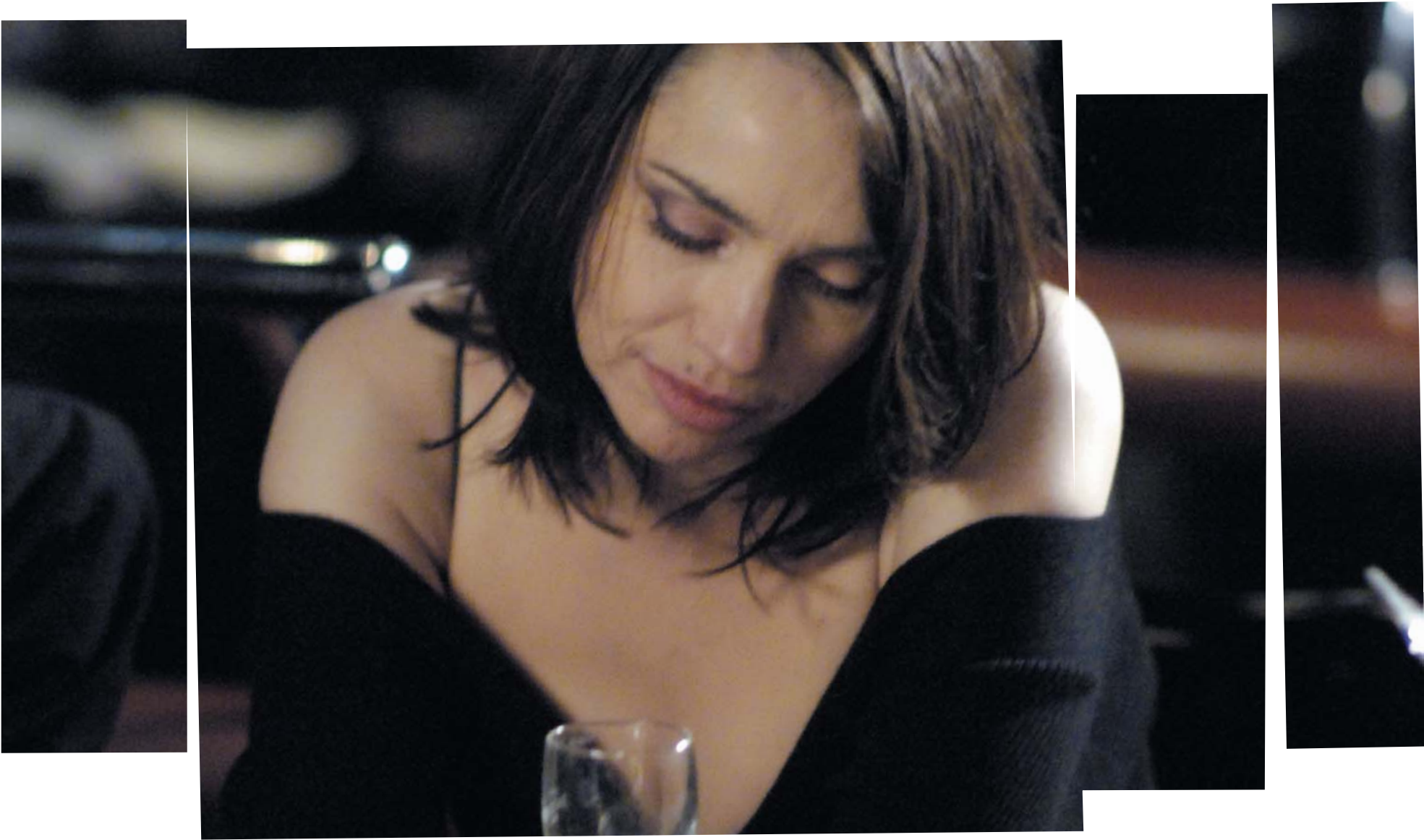
La «première» *Danse du diable* est présentée au Festival d'Avignon 1981. Vingt ans plus tard, il crée *Claudine et le théâtre* (Festival d'Avignon 2000), *68 selon Ferdinand* (Théâtre du Chêne Noir, 2001 - Théâtre du Rond-Point, 2002) et *Ariane & Ferdinand* (Théâtre du Chêne Noir, 2004), trois volets de deux épisodes chacun.

En décembre 2005, au Chêne Noir, puis au Rond-Point en 2006, il crée *L'Homme qui danse, ou la vraie Danse du Diable*, intégrale des six épisodes.

En septembre 2007 sera créé au Théâtre du Rond-Point *L'Épilogue à L'Homme qui danse*.

FILMOGRAPHIE DE
BÉATRICE DALLE

CINÉMA					
2006	TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer	1997	THE BLACKOUT de Abel Ferrara	1989	LA VENGEANCE D'UNE FEMME de Jacques Doillon
	À L'INTÉRIEUR de Alexandre Bustillo et Julien Maury		Sélection Officielle Festival de Cannes 1997	1988	CHIMÈRE de Claire Devers
2005	DANS TES RÊVES de Denis Thybaud		L'ULTIME LEÇON de Eduardo Campoy		LES BOIS NOIRS de Jacques DERAY
2004	TÊTE D'OR de Gilles Blanchard	1995	DÉSIRÉ de Bernard Murat	1987	LA SORCIÈRE de Marco Bellocchio
2003	PROCESS de Christian Leigh		CLUBBED TO DEATH de Yolande Zauberman	1985	37°2 LE MATIN de Jean-Jacques Beineix
	CLEAN de Olivier Assayas	1994	J'AI PAS SOMMEIL de Claire Denis		Nomination pour le César 1987 de la Meilleure Actrice
	L'INTRUS de Claire Denis		Sélection Officielle Festival de Cannes 1994, Un Certain Regard	TÉLÉVISION	
2002	LE TEMPS DES LOUPS de Michael Haneke		À LA FOLIE de Diane Kurys		
2001	17 FOIS CÉCILE CASSARD de Christophe Honoré				
2000	TROUBLE EVERY DAY de Claire Denis	1992	LA FILLE DE L'AIR de Maroun Bagdadi	2003	LA PORTE DU SOLEIL de Yousry Nasrallah
	H STORY de Nobuhiro Suwa	1991	NIGHT ON EARTH de Jim Jarmusch	2001	LES OREILLES SUR LE DOS de Xavier Durringer
1998	TONI de Philomène Esposito	1990	LA BELLE HISTOIRE de Claude Lelouch	1999	LA VÉRITÉ VRAIE de Fabrice Cazeneuve



FILMOGRAPHIE DE
OLIVIER MARCHAL

CINÉMA

Réalisateur
2006 RMR 73
2004 36, QUAI DES ORFÈVRES
7 nominations César 2005
dont Meilleur Réalisateur et Meilleur Film
2001 GANGSTERS

Interprète
2007 LA PEAU LISSE de Stéphanie Duvivier
SCORPION de Julien Seri
2006 TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer
NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet
2002 CHUT ! de Philippe Setbon
2000 L'EXTRATERRESTRE de Didier Bourdon
1999 LA PUCE de Emmanuelle Bercot
1994 PROFIL BAS de Claude Zidi
1988 NE RÉVEILLEZ PAS UN FLIC QUI DORT
de José Pinheiro

TÉLÉVISION

Auteur
2006 FLICS - MORTE EN SERVICE (Série Télévisée)

Interprète
2006 COLLECTION MAUPASSANT - L'HISTOIRE D'UNE FILLE
DE FERME de Denis Malleva
LES INNOCENTS de Denis Malleva
2005 COLLECTION MÈRE/FILLE - L'ENFANT D'UNE AUTRE
de Virginie Wagon
ELIANE de Caroline Huppert
2003 PAUL SAUVAGE de Frédéric Tellier
LES ROBINSONNES de Laurent Dussaux
2002 TROP BELLE POUR MOURIR de Gilles Behat
POLICE DISTRICT de Jérôme Enrico et Jean-Teddy Filipe
CAPITAINE LAWRENCE de Gérard Marx
2001 POLICE DISTRICT de Jean-Teddy Filipe et Manul Boursignac
1998 LA TRESSE D'AMINATA de Dominique Baron
LA PETITE ABSENTE de José Pinheiro
1997 QUAI NUMÉRO 1 - CONTRE VENT ET MARÉES
de Dominique Baron
UN CŒUR PAS COMME LES AUTRES de André Buytaers
1996 COMMISSAIRE MOULIN - 36 QUAI DES OMBRES de Denis Amar
1995 QUAI NUMÉRO 1 - POUR SAUVER PABLO de François Bouvier
1994 LES BŒUFS-CAROTTES de Pierre Lary
PRAT ET HARRIS de Boramy Tioulong

1993 COMMISSAIRE MOULIN - SYNDROME DE MENACE
de Yves Rénier
HIGHLANDER de Denis Berry
RACKET de Boramy Tioulong
LA FEMME PIÉGÉE de Frédéric Compain
1991 COMMISSAIRE MOULIN - MORT D'UN OFFICIER DE POLICE
de Jean-Louis Daniel
ABUS DE CONFIANCE de Bernard Villiot
1989 LA GUERRE BLANCHE de Pedro Masó

THÉÂTRE

Interprète
2005-06 SUR UN AIR DE TANGO de Isabelle Toledano
Nomination Molière 2006 de la Révélation Théâtrale
2001-02 LADIES NIGHT mise en scène J.P Dravel et O. Mace
Molière de la meilleure pièce comique
1997 DU RIFFOIN DANS LES LABOURS mise en scène Christian Dob
1997-98 UNE NUIT AVEC SACHA GUITRY
mise en scène C.Luthringer et Jacques Decombe
1995 L'AUTEUR de Vincent Ravales mise en scène C.Casanova
1994 LES SINCÈRES de Marivaux mise en scène C. Casanova
1990 ONCLE VANIA de Tchekhov mise en scène Catherine Brieux



FILMOGRAPHIE DE MEHDI NEBBOU

CINÉMA

- 2006 TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer
- 2005 6 WOCHEN ANGST de Hansjörg Thurn
- MUNICH de Steven Spielberg
- DER LEBENSVERSICHERER de Bülent Akinci
- 2005 THE SLEEPER de Benjamin Heisenberg
- Sélection Officielle Festival de Cannes 2005
- 2004 FOLGESCHÄDEN de Samir Nasr
- 2000 MY SWEET HOME de Filippos Tsitos
- Sélection Officielle Festival du Film de Berlin

TÉLÉVISION

- 2004 VIER FRAUEN UND EIN TODESFALL
- de Harald Sicheritz
- 2002 LOVERS & FRIENDS de Christoph Schrewe
- 2001 FERNWEH de Klaus Kremer
- 1999 BOOMTOWN de Matthias Keilich

THÉÂTRE

- 1993-94 LE CITTA INVISIBILI mise en scène Yosuke Taki
- 1988-89 LA COMPAGNIE DES SINGES
- DANTON





FILMOGRAPHIE DE TOMER SISLEY

CINÉMA

- 2006 TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer
- 2005 TOI ET MOI de Julie Lopes-Curval
- 2004 VIRGIL de Mabrouk El Mechri
- 2001 BEDWIN HACKER de Nadia El Fani
- DÉDALES de René Manzor
- 2000 ABSOLUMENT FABULEUX de Gabriel Aghion
- QUAND ON SERA GRAND de Renaud Cohen
- 1999 TALENTS 99 - ADAMI de Mehdi El Glaoui
- DÉGÉNÉRATIONS de Sam Van Holfen
- 1997 ALLIANCE CHERCHE DOIGT de Jean-Pierre Mocky

TÉLÉVISION

- 2003 VACANCES MORTELLES de Laurence Katrian
- RETIENS-MOI de Jean-Pierre Igoux
- TROIS FEMMES FLICS de Philippe Triboit
- 2002 DOUBLE FLAIR de Denis Mallevat
- 2000 DUELLES - C'EST LUI de Laurence Katrian
- P.J. de Benoît d'Aubert
- MÉDITERRANÉE de Henri Helman
- NANA de Edouard Molinaro
- 1999 THE FRENCH CONNECTION de Dennis Berry
- DJAMEL SHOW de Giordano Gederlini
- 1998 UN HOMME EN COLÈRE de Caroline Huppert
- 1997 UN BON FLIC de José Pinheiro
- MISTER ROBERTS de Jack Fairy
- FRACTURE SOCIALE de Michel Vianey
- 1996 LE CRI DU SILENCE de Jacques Malaterre
- LA VOITURE BLANCHE de Jacques Malaterre
- HIGHLANDER - THE RAVEN de Paolo Barzman

THÉÂTRE

- STAND UP mise en scène Kader Aoun
- 2005-06 Théâtre du Temple + tournée
- 2004 1^{ère} partie Jamel Debbouze
- Casino de Paris, Olympia, Bataclan
- Théâtres de Trévise et de la Gaité Montparnasse
- 2003 Festival Juste Pour Rire / Just For Laughs Festival
- (français et anglais)
- 2002 Palais des Glaces
- 1999 CONFESSIONS mise en scène Michel Didym
- 1998 THE RAINMAKER
- 1993-95 TOMY mise en scène Tomer Sisley



FILMOGRAPHIE DE LUDOVIC SCHOENDOERFFER

CINÉMA

2006	TRUANDS de Frédéric Schoendoerffer	2003	LE FRÈRE DU GUERRIER de Pierre Jolivet	1999	SCÈNES DE CRIMES de Frédéric Schoendoerffer
2004	AGENTS SECRETS de Frédéric Schoendoerffer (également coscénariste)		LE FURET de Jean-Pierre Mocky	1991	DIÊN BIÊN PHU de Pierre Schoendoerffer
	LÀ-HAUT, UN ROI AU DESSUS DES NUAGES de Pierre Schoendoerffer (également coscénariste)	2002	DEMONLOVER de Olivier Assayas	1985	P.R.O.F.S de Patrick Schulmann
	LES RIVIÈRES POURPRES 2		LES ARAIGNÉES DE LA NUIT de Jean-Pierre Mocky		ROUGE BAISER de Véra Belmont
	LES ANGES DE L'APOCALYPSE de Olivier Dahan		BROCÉLIANDE de Doug Headline		
			LES GAOUS de Igor Sekulic		
		2001	LA BÊTE DE MISÉRICORDE de Jean-Pierre Mocky		

LISTE ARTISTIQUE

Franck Benoît Magimel
Corti Philippe Caubère
Béatrice Béatrice Dalle
Jean-Guy Olivier Marchal
Hicham Mehdi Nebbou
Larbi Tomer Sisley
Ricky Ludovic Schoendoerffer
Laure Anne Marivin
Mourad Alain Figlarz
Simon Cyril Lecomte
Ramun André Peron
Johnny Ichem Saïbi
Marco Christophe Maratier
Jacky Nicky Marbot
Le chauffeur Oliver Barthelemy

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Frédéric Schoendoerffer
Scénario original Frédéric Schoendoerffer et Yann Brion
Musique originale Bruno Coulais
Chanson du générique de fin interprétée par Marianne Faithfull
Directeur de la photographie Jean-Pierre Sauvaire AFC
Chef décorateur Jean-Marc Kerdelhue
1^{er} assistant réalisation Ivan Fegyveres
Chef costumière Nathalie Raoul
Chef maquilleuse Cécile Pellerin
Chef coiffeur Pierre Chavialle
Chef opérateur son Philippe Lecocq
Directrice de production Nora Salhi
Régisseur général Henry Le Turc
Effets spéciaux mécaniques Les Versaillais
Photographe de plateau Éric Caro
Monteuse image Irène Blecua
Monteur son Laurent Quaglio
Mixeur Jean-Pierre Laforce
Bruiteur Éric Grattepain
Directrice de post-production Christina Crassaris
Effets spéciaux numériques Mac Guff
Produit par Éric Névé
Une coproduction Carcharodon - La Chauve-Souris - StudioCanal
En association avec les Soficas Cofinova 2 et Valor 7
Avec la participation de Canal+ et Cinecinema
Ventes internationales TF1 International